

**Atelier 1 : Formation à l'interculturel : quels objectifs pour quels enjeux ?**

Les échanges de cet atelier se sont articulés autour de brefs compte rendu d'expériences dans le champ de l'interculturel.

1) Rencontrer l'autre, vivre avec lui

- L'organisation de sessions d'approfondissement du BAFA à l'international amène des jeunes résidents français à se déplacer dans un pays étranger. Des inquiétudes récurrentes sont émises par les participants. Elles concernent essentiellement la maîtrise de la langue, la situation relationnelle dans laquelle le manque de compréhension risque de les plonger, mais aussi la rencontre de l'autre et certainement encore plus fortement, avant le départ, la rencontre avec l' *étranger*. Il s'agit alors de préparer la rencontre par la mise en situation. Ce qui est central pour la réussite de telles aventures de formations est le « faire-ensemble ». En effet, la culture n'existe pas en soi, elle n'est que parce que portée et vécue par des hommes. Le faire ensemble permet de se rencontrer, de repérer des différences. Dans ce contexte le formateur apparaît comme un passeur
- En Italie, par exemple, l'expérience des chantiers de jeunes, en partenariat avec des entreprises non lucratives, reprend les mêmes notions centrales. Le partage des tâches et des temps de la vie quotidienne, de l'activité et du travail, permet à des jeunes de différentes nationalités de se rencontrer réellement, d'avoir une meilleure connaissance de l'autre sans tomber dans les pièges d'une idéologie pré mâchée.
- En première conclusion il apparaît donc que la compréhension de la culture de l'autre ne peut être effective que par l'échange direct et réel avec cet autre.

Quelques éléments forts :

- Des inquiétudes récurrentes des participants : la maîtrise de la langue, la situation relationnelle et les malentendus possibles, la « rencontre avec l'étranger ».
- Des objectifs de formations et/ou de rencontres, chantiers, séjours : favoriser la connaissance mutuelle et repérer des différences.
- Des conditions éducatives : préparation de la rencontre par la mise en situation, le faire ensemble, l'activité, la vie quotidienne.
- Une posture possible du formateur : pouvoir jouer un rôle de passeur.

2) Rencontrer l'autre, se découvrir soi-même.

Si le faire ensemble est le levier indispensable à la rencontre, il ne peut en rien être considéré comme un automatisme. En effet, la rencontre d'un autre posé comme « étranger » met en branle ses propres représentations, représentations de l'autre, de l'étranger, de la culture, de soi dans sa culture.

Toutes les cultures ne sont pas les mêmes, n'ont pas la même valeur. Dès lors il est important de rester vigilant à ne pas se poser comme « donneur de leçon ».

Se déplacer dans un pays inconnu, être propulsé dans des situations dépaysantes, peut amener à se délester de certains présupposés. L'étranger rencontré est lui-même pris dans un face-à-face avec un étranger.

Ainsi, rendre les jeunes mobiles n'est en soi pas suffisant pour que la rencontre se produise. Il est en effet tout à fait possible de beaucoup voyager sans pour autant vivre aucune réelle rencontre. La rencontre n'existe que dans et par le faire ensemble.

Repérage d'autres conditions éducatives à la rencontre :

- Le travail sur les représentations, les perceptions de soi et de l'autre, les stéréotypes et les préjugés.
- Le travail sur l'effet miroir : en quoi la rencontre de l'autre me fait découvrir moi-même un peu plus ?
- Le travail sur les savoirs être et la posture : développer une curiosité attentive aux ignorances, « ne pas se poser comme donneur de leçons ».

3) Les moteurs de la rencontre et les ponts à construire entre l'interculturel local et l'interculturel international.

Plusieurs participants notent qu'il semble parfois plus aisé de provoquer des rencontres entre des groupes géographiques très éloigné, qu'au sein d'un même quartier, d'une même cité. Ceci amène à se poser la question suivante : à l'international, les rencontres sont-elles plus faciles qu'à un niveau local ?

Cette question repose en fond celle du sentiment d'appartenances. Si aller à l'étranger est une demande forte et récurrente, si rencontrer l'autre tout proche est parfois, souvent, plus délicat, il est déjà possible d'envisager le sentiment d'appartenances comme relevant de liens variés, et certainement à la fois simultanés et mouvants : communauté d'appartenance géographique, culturelle, culturelle...

C'est ce qu'illustre l'exemple de la préparation de l'accueil d'un groupe d'animateurs professionnels allemands à Marseille par une promotion de stagiaires du DEJEPS des CEMEA PACA. Le groupe s'est donc posé la question des modalités et des contenus à valoriser lors de cette rencontre de quelques jours. Après les hésitations relatives à l'entrave potentielle que représentait, d'un côté comme de l'autre, la non maîtrise de la langue de l'autre, celles concernant les lieux d'hébergement, et autres questions pratiques, les discussions ont porté sur ce qui devait être montré de la ville, du milieu, à des personnes n'y étant jamais venu. Autrement dit, quels étaient les aspects « typiques » de Marseille et sa région. Face à cette question anodine, aucun consensus n'est trouvé. Chacun vit la ville de manière différente, y distingue des particularités différentes, y compris culturelle, en lien avec leur propre mode de vie.

Pour accueillir ce groupe d'allemands, un travail a été effectué sur les points communs et non uniquement sur les différences.

Puisqu'il s'agissait d'un groupe d'animateurs professionnels accueillant un autre groupe d'animateurs professionnels, la découverte de l'autre n'a pas pu se passer d'un travail sur les cadres et les contextes historico-socio-professionnels d'exercice. Comment comprendre les grandes différences de fonctionnement et d'organisation des structures prenant en charge des mineurs ? Cette « différence culturelle » s'explique, tout au moins en partie, par l'Histoire des deux pays. En Allemagne, les parents sont les seuls responsables de l'éducation de leurs enfants. L'intervention de l'Etat est perçue comme dangereux en référence à l'histoire contemporaine du pays. A contrario, l'histoire institutionnelle de la France amène, tout en reconnaissant le rôle des parents, à permettre une sorte de « délégation » de l'acte éducatif à des acteurs sociaux reconnus par l'Etat. A un niveau pédagogique également, les logiques s'étaient sur des histoires nationales différentes : autonomie et liberté au service de la lutte contre un totalitarisme toujours possible, intégration dans un groupe comme moyen essentiel de créer un sentiment d'appartenance partagée... bref, un ensemble de valeurs qui permettent de comprendre une culture en dehors d'une vision « essentialiste ». Une fois de plus, ce cheminement est permis, certes

par un ensemble de lecture, de discussions, mais aussi et surtout par un « faire ensemble » qui permet de se rendre compte des nuances, des récurrences, des logiques qui guident l'action de l'autre ...et les siennes propres.

Rencontrer l'autre suppose de remettre en cause ses codes culturels, de se les réapproprier, de porter un autre regard sur soi-même.

L'accompagnement dans ce processus n'est pas évident. Par exemple, la formation des enseignants à l'interculturel, ne semble que prendre très peu en compte cette dimension de l'acte éducatif. Pour autant, n'est-ce pas là un des rôles des associations d'éducation populaire, complémentaire de l'école, d'effectuer ce travail d'accompagnement ?

Si l'interculturel évoque les expériences de rencontres entre des personnes de différentes nationalités, l'interculturel est-il un « concept » qui permettrait de rendre compte de réalité de terrains locaux, terrains où des habitudes de vie et des références culturelles cohabitent, voire s'affrontent ? Quelle est la place des associations d'éducation populaire ? L'existence du CEFISEM de l'inspection académique d'Aix-en-Provence, a entre autre pour but de rentrer dans les « quartiers ».

Les configurations urbanistiques d'un territoire sont en elles-mêmes des forts indices pour lire le cloisonnement des populations. En bref, la rencontre ou la non rencontre de l'autre se fait également au travers le filtre de ce qui est « dit » de lui, notamment par l'espace dans lequel il vit, dans lequel « on » le fait vivre.

Quelques éléments forts :

- Des ponts à construire entre un interculturel local et un interculturel international : entre des expériences de rencontres de personnes vivant dans différents pays (sur un temps de vie hors quotidien et sur une durée courte) et des habitudes de vie, des références culturelles qui cohabitent et/ou vivent ensemble au quotidien.
- La question centrale et commune : les appartenances multiples et plurielles.
- D'autres objectifs à une rencontre et/ou à une formation : au-delà d'un travail sur les différences, il apparaît tout aussi important de travailler sur les points communs, sur une base – un cadre commun de repères, de principes, de valeurs, etc.
- D'autres conditions éducatives et/ ou autres moteurs d'une rencontre réelle : la prise en compte de l'histoire et des histoires du pays, en terme d'influences sur des choix éducatifs et des pratiques pédagogiques.

#### 4) Quelques pistes de travail dans l'accompagnement à l'interculturel

Si le voyage hors frontière peut-être riche, comment faire du tourisme tout en conservant une certaine éthique, et en découvrant soi-même et le pays, la région, le village ?

Comment voyager autrement, en revendiquant un développement durable, le respect des gens qui vivent sur place ? Une des possibilités serait de se déplacer moins, de prendre le temps de rencontrer des habitants, de les laisser « valider » le parcours touristique.

Accepter la rencontre de l'autre, c'est accepter de se mettre en danger. Cette dimension est centrale, elle éclaire certains comportements de touristes, notamment français, qui campent sur des a priori stéréotypés qui les empêchent de rencontrer l'autre.

Faire du tourisme local, en concertation avec les habitants, c'est renouer avec une forme de pratique sociale qui donne toute sa place à l'habitant du quartier comme décideur « politique ». Cette prise de pouvoir des habitants du quartier c'est un pouvoir qui se meurt.

Le faire ensemble est une question qui se pose en des termes spécifiques à l'époque qui la pose. La lutte des classes était un moyen de faire ensemble, autour de la lutte pour des idées, ce sont des gens très différents qui se réunissaient, agissaient, s'organisaient, bref, se rencontrer, autour d'un objet commun. Aujourd'hui il y a beaucoup de séparations.

Vivre et faire ensemble, découvrir et se découvrir, certes, mais aussi se reconnaître soi-même dans et par les limites que l'on pose. Dans le cadre du tourisme à l'étranger, par exemple, l'autre nous confirme dans une identité stéréotypée, dans un cadre dans lequel on ne se reconnaît pas forcément. Pour qu'il y ait rencontre il faut qu'il y ait égalité entre les interlocuteurs, et donc que chacun accepte de rencontrer l'autre en tant que personne et non uniquement en tant que « représentant » d'une culture, d'un peuple....

Le besoin d'expression est indispensable pour permettre aux gens de s'impliquer au sein du quartier. C'est la même logique qui s'exerce dans toutes rencontres.

Si l'Histoire et les histoires doivent être prises en compte dans la rencontre de l'autre, elles ont aussi un impact sur la posture du voyageur. La colonisation et la figure des colonisateurs continue, concrètement ou dans les représentations, à agir comme une médiation forte et dommageable. Nous avons un devoir d'éducation des enfants pour transformer des pratiques trop souvent encore empreintes de cet héritage. Il s'agit entre autre de valoriser d'autres valeurs que l'avoir.

La rencontre de l'autre se fait toujours au travers d'un discours, d'un projet, portés par une institution, un Etat, une communauté...par exemple, des termes comme intégration ou assimilation reflètent et impliquent des attitudes politiques différentes.

Les relations entre le nord et le sud, marquée par l'histoire de la colonisation, ne sont pas simples. A côté d'une attitude proche du néocolonialisme, la culpabilité de certains acteurs associatifs « du nord », qui ont alors du mal à dire non aux associations du sud. De leur côté, celles-ci ont parfois tendance à s'adresser au « nord », comme gage du « meilleur » alors même que les ressources, savoirs et compétences sont présentes dans le pays, la ville, le village demandeur. Il s'agit donc aussi d'apprendre à dire non à un public quand celui-ci peut se débrouiller seul.

Une fois de plus, on fait ensemble, sans être sauveur, à égalité, pour mieux se connaître et on a besoin de mieux se connaître pour faire ensemble.

Quelques éléments forts :

- Passer du tourisme actif au tourisme responsable. Travailler sur les conditions éducatives d'un voyage: favoriser un tourisme local et travailler « le faire ensemble » qui représente une rencontre autour d'un objet commun.
- La posture du voyageur : accepter de se mettre en danger, découvrir et se découvrir, se reconnaître soi-même dans et par les limites que l'on pose, la prise en compte d'une certaine égalité – équité des interlocuteurs, le risque d'une posture de colonisateur, etc.
- Les relations entre les pays du nord et les pays du sud : la nécessité de prendre en compte les différents niveaux : historique, économique, politique, etc.

Conclusions, Pistes de travail
--------------------------------

Au vu de ce qui vient d'être dit, l'interculturel est donc une notion, un axe à travailler dans toutes nos formations plutôt qu'une formation à l'interculturel. Toutefois, des regroupements d'intervenants permettraient de réfléchir à des démarches, à des outils, de rendre compte d'expériences, et d'établir une visée politique commune, de définir des objectifs, un projet de société visé.

Ainsi reformulé, la formation à l'interculturel pose la question de la limite de l'acceptable et de l'inacceptable. Si rencontrer l'autre est une aventure qui se prépare, qui mobilisent un certains nombres « d'états mentaux », de stéréotypes, si l'autre produit un effet miroir, qu'est-ce que je suis prêt(e) à accepter de lui, qu'est-ce que je veux poser comme limites ? Il s'agit bien là de visions politiques du monde qui peuvent s'opposer. Il s'agit de valeurs, d'idéaux de vivre ensemble.

Nécessité de travail en équipe avec des partenaires internationaux.

L'affaire est donc sérieuse. Si pour certains, la quantité de sites visités préside, pour d'autres, et peut-être cela est-il à encourager, la rencontre se fait par petits pas, attentivement, en observant l'autre et ses manières de faire.

Ainsi, le lien social, souvent évoqué à demi mot dans les échanges de cet atelier, aurait-il un rapport avec l'interculturel ?

La question n'est pas tranchée. Sans doute est-ce une autre manière de poser la même question, celle du lien qui uni les individus, les reconnaît et les différencie. Il faut alors être vigilant dans l'analyse et la pratique : quand on est fixé uniquement sur les objectifs, on s'éloigne de nos objectifs.

Interculturel et lien social semblent deux concepts compatibles. Ainsi on peut être 100% bilingue et ne pas comprendre la culture de l'autre. Comprendre suppose de traduire dans les termes de sa propre culture les termes de l'autre. Il s'agit non pas de prendre mais de « travailler » les objets culturels perçus. C'est un fort parti pris éducatif. Prendre pour soi, en soi, ce qui vient de l'extérieur, et, ce faisant, le transformer un peu. La langue et la culture permettent de mieux se connaître, de mieux connaître l'autre. Certains mots et concepts sont intraduisibles. Ils font sens quand ils s'intègrent à l'expérience de l'individu, une expérience fortement relationnelle.

L'interculturel est une manière de reconnaître l'autre, un moteur de l'éducation. Une participante relate un projet en cours impliquant plusieurs établissements scolaires (Oran, Agadir, Marseille, ville d'Italie). A partir d'un patrimoine culturel commun (un mythe), le but est de le travailler à partir des réalités et exploitations locales. Pour cet intervenant il est étonnant que l'Education Nationale en France ne propose que très peu de chose en terme de formation des enseignants à l'interculturel ou bien d'organisation didactiques et pédagogiques prenant en compte les origines, les histoires des familles des enfants, leur « bricolages » culturels. Y aurait-il, en France, un dénie de la différence de l'autre, un choix politique fort en ce sens ?

### **Des conditions éducatives ou des partis pris éducatifs :**

L'accompagnement à la rencontre pourrait se fonder, sur des conditions et des parti-pris éducatifs essentiels, à savoir :

- La nécessité d'une préparation...  
... pour l'équipe et pour le groupe, pour soi-même et pour le collectif, avec une attention portée aux différents états d'esprit qui sont une composante de cette préparation.

➤ La prise en compte des transitions

La mobilité est un ensemble de passages, donc de transitions : d'un territoire à l'autre, d'une culture à l'autre, entre le départ et l'arrivée, entre l'ici et l'ailleurs.

➤ L'appropriation du milieu

Le décodage de fonctionnements sociaux différents, qui véhiculent des valeurs, qui influencent les personnes dans leur relation à l'autre, dans l'intention d'y trouver sa place, se conjugue à un processus de déconstruction/reconstruction de représentations.

➤ L'importance donnée aux représentations

Une représentation n'est pas seulement déformation dans la perception de ce qui advient, mais peut être aussi à l'origine d'« irritations » productrices de curiosité pour des pratiques sociales, pédagogiques, politiques différentes et pour les lois qui les sous-tendent et par lesquelles elles se disent. Il s'agit donc bien d'apprendre à nuancer et à complexifier, à lutter contre les tendances naturelles à la généralisation, à ordonner pour comprendre, à prendre conscience de ses propres modèles de pensée.

➤ La place de la langue

Langue et culture sont cofondatrices l'une de l'autre. On pense avec des mots et les langues sont des révélateurs des fonctionnements sociaux. La nécessité de prendre en compte la langue comme support privilégié de contact, de relation, de communication est une évidence. Dans ses fonctions multiples, elle est le canal par lequel se transmet aussi bien l'émotion que le savoir, mais elle est aussi source de créativité : parler une autre langue c'est aussi penser autrement, découvrir d'autres mots et d'autres concepts qui enrichissent notre intelligence du réel.

➤ L'accompagnement du retour

« S'en retourner », « rentrer », c'est se séparer de quelque chose et de quelqu'un (de quelques uns), c'est quitter un territoire appréhendé, idéalisé, parfois rejeté. La fin de l'expérience n'est pas la fin du projet : la trace, le partage, l'analyse d'expériences et la mise en perspective en sont partie intégrante. Tout ceci mérite d'être verbalisé, actualisé, rendu en quelque sorte « conscient » pour entrer pleinement dans le parcours de vie.

Compte rendu, synthèse et notes:

Matthieu BOHY, Sabine GERIN, Nathalie GUEGNARD  
CEMEA